

CHANT

Jacques Lelong

Chant

Chant de mon amour pour toi

Récit

Éditions Persée

Du même auteur

Soc, 2007, Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

À Martine

*Je sais que je vais mourir,
mais je n'y crois pas.*

Vladimir Jankélévitch

Le grand mystère, ce n'est pas la mort, mais la vie.
Depuis que ton existence a quitté la mienne, je ne fais plus que survivre.

Survivre dans l'attente de ton non-retour,
(te rejoindre ? Mais où ?)

Cette attente absurde qui est, comme l'attente du pire ou de l'improbable, la plus insoutenable des épreuves.

Après quarante-cinq ans de vie commune et de relation très fusionnelle, il me faut désormais apprivoiser ton absence et la douleur constante qui en résulte.

Convertir le manque sans espoir en une présence autre. Mais où je ne pourrai jamais plus te prendre dans mes bras,

(seuls Delphine, Sylvain, Ambre et Florence me sauvent de la détresse totale ; ainsi que les autres membres de notre famille et nos amis, bien sûr : grâce à eux tous, aujourd'hui, personne ne me fait défaut, si ce n'est toi...)

Si je t'appelle en hurlant, tu fuis.

Mais si je te nomme à voix basse, il me semble que tu es avec moi.

Crois-tu que la belle histoire peut se poursuivre entre nous ?
Cette belle histoire dont tu me disais, lorsque la dissension risquait de nous séparer, qu'il serait dommage d'y mettre fin.

Mystère de la mort, tout de même.

Étais-tu encore consciente quand on m'a informé de ce que ton départ était imminent et proposé alors de ne pas te quitter ; quand, le soir, on a disposé dans ta chambre, pour moi, à côté du tien, un lit où je n'ai pas pu dormir ; quand, au milieu de la nuit, j'ai eu l'impression que ton souffle faiblissait ; que je me suis levé pour être au plus près de toi et qu'en moins d'une minute j'ai été invité, comme témoin, à la disparition de la petite flamme que tu continuais d'abriter ?

Moment fort, doux... et révoltant : ton soudain apaisement, contre ma souffrance pour longtemps ; souffrance pressentie depuis toujours : aimer expose à cette douleur, toute la vie durant, celui des deux qui perd l'autre ; c'est une fatalité, sauf à mourir ensemble.

J'étais prévenu, mais non préparé.

Maintenant, j'essaie de croire que ma présence auprès de toi et mon amour pour toi (mes mots, mes caresses, mes baisers, dont je n'étais pas certain que tu les percevais), à l'instant de ton effacement, ont été en faveur de la sérénité que j'ai pu lire enfin sur ton visage

(et pour moi, le déchirement.)

La belle histoire entre nous, je vais faire en sorte qu'elle continue d'être dans ce que je t'écris.

T'écrivant, je te réalise, au sens premier, c'est-à-dire sans te sublimer.

Te conviant dans ce moment où je t'écris et, à nouveau, dans notre maison, notre jardin, dans ma propre vie, je deviens ton auteur et te remets au présent.

Et j'en arrive à me dire que je suis né pour écrire ce chant qui, sans toi, n'aurait pas lieu d'être ; toi sans qui une part essentielle de moi-même n'existerait pas.

T'écrire est donc la meilleure façon, pour nous – piano à quatre mains – de ne pas nous quitter.

Mais, au préalable, il me faut révoquer nos souvenirs afin de prévenir toute stérile nostalgie ; ou, du moins, me faut-il en user comme simples points d'appui de notre futur.

Je reprends ma plume et nous sommes ensemble : rendez-vous amoureux !

À chaque phrase, j'éprouve un bien-être apparenté à celui qui suivait chacune de nos étreintes

(et pourtant, tu ne peux pas imaginer combien ton corps me manque.

Intolérablement !)

Mais je suis convaincu, à présent, qu'avant de te connaître, je t'attendais sans le savoir. Je t'attendais pour te chanter. Et pour chanter la vie qui aura été la nôtre.

De ta vie, tu as toujours su faire un art. Un art que je n'ai pas toujours su partager : ainsi, en ton absence et à l'approche du printemps, je ne sais pas très bien comment m'y prendre avec le jardin !

Ce jardin – ton jardin – dont tu as si bien fait une palette où mêler ce que ta sensibilité t'inspirait de couleurs, de formes, de volumes et d'espaces ; y compris par tes modelages en terre sur le tronc des arbres, donnant naissance à des dieux et à des sirènes.

Et, dans notre maison, la place que tu as choisie pour chacun des objets qui t'avaient séduite et pour tout ce qui est né de tes mains, de ton art, atteste cet art de vivre ; tout cela qui demeure ici, sous mes yeux.

C'est ce qui, à l'inverse, me faisait te dire, peu avant ton départ, que si je devais te précéder, je ne te laisserais, moi, que des livres ; livres non écrits par moi, mais lus ou à lire ! C'est tout.

Reprise de ma plume et nouveau rendez-vous ! Je m'y prépare tout au long de la journée – c'est le soir que je t'écris – drainant les mots par lesquels je veux continuer de te chanter.

J'aimerais que ce chant – qui me porte autant que notre amour nous a portés jusqu'à la fin – ne s'épuise jamais. Il est mon seul art et il devient ma vie. Ma vie avec toi... malgré ton absence.

« L'art est la meilleure des armes contre la mort parce que l'art s'enracine dans la vie et la perpétue. »

Tels sont les mots par lesquels, en préambule, je viens de présenter à nos amis une partie de tes œuvres.

Tes œuvres exposées au centre culturel des Carmes : fusains, sanguines, pastels, affiches de théâtre – le théâtre pour lequel, avec Éva, tu as aussi réalisé des éléments de décors, des accessoires scéniques, des costumes – collages et nombreuses photos... et tes beaux textes, dont je suis si jaloux !

Ces œuvres dans lesquelles on te reconnaît, te retrouve et te découvre encore.

Rapport alchimique de tes œuvres avec tous ceux au regard de qui elles sont offertes : le dialogue avec toi se poursuit.

Et se poursuit entre nous, simplement parce que je t'écris ; mon plaisir de t'écrire rejoignant celui que te donnait chacune de tes créations.

Maintenant, ce plaisir, je l'éprouve pour deux.

Et cependant, tous les soirs que rallonge l'hiver, à l'heure où nous échangeons sur ce qu'avait été, pour toi et pour moi, la journée prenant fin, je ne t'entends plus et je te cherche dans la maison.

Bonjour, mon amour.

Mais fait-il jour là où tu es ?

Peu importe car, je te l'ai dit, c'est le soir que je t'écris.

Là où tu es : tu étais déterminée à te dissoudre en terre – plutôt qu'être embrasée – comme tu étais déterminée à vivre. Sans aucune concession.

Parce que, pour toi, c'est dans l'ordre naturel des choses.

Il est vrai que la nature a toujours été ta fidèle compagne.

Et réciproquement.

Ton amour de la nature et de la vie, l'une et l'autre indissociables, j'en ai été constamment le témoin ; et je me sentais souvent à la traîne.

Tu ne m'en voulais pas, mais le regrettais : « Plutôt que de lire, arrose donc les fleurs et tu sentiras le plaisir que tu leur donnes, autant qu'à toi-même ! »

Acte d'amour avec la vie.

Puis la mort.

Comment s'y retrouver ?

Te retrouver.

Ce n'est pas simple et, surtout, c'est très douloureux.

Alors, je reviens vers tes œuvres.

Et, d'entre ces œuvres, appartenant à nous deux, il y a nos enfants.

Notre trésor.

Delphine et Sylvain – puis Ambre, notre petite-fille – que tu n’as jamais cessé d’inviter et d’inciter à partager ton art de vivre.

Là encore, je l’avoue, j’ai souvent été à la traîne.

Toi, tu as su ouvrir leurs sens et leur conscience à tout ce qui fait la vie, dans chacun de ses détails : à la maison, naissance de chatons ; accueil de mandarins, de queues de voile, parfois de grillons ; puis l’arrivée du labrador Pipelette et de l’inséparable Cancouinette !

Et, dans le jardin, la symphonie amoureuse de tes fleurs en massifs

(avec le printemps, renaissance de ces massifs que tu avais disposés il y a un peu plus d’un an,

renaissance que j’oppose à irréversibilité).

Nos enfants que tu as également initiés – non sans ma contribution ! – au rapport complexe que l’on doit établir, jour après jour, avec l’animal social qu’est l’être humain...

Tu leur as transmis le désir de vivre lié à celui de se créer, comme toi et moi, chacun dans son domaine ; le leur comme le nôtre.

C’est ainsi qu’aujourd’hui ils sont à mes côtés dans ce que je peux appeler ton esprit de vie.

Et cela justifie ma nouvelle existence.

Je te le dois, mon amour.

Ce soir, je me retrouve dans notre chant comme en ton corps ; tous deux intimement confondus dans une profonde entente.

Alors que, depuis ton départ, j’appartiens à un autre monde. Un monde séparé et désenchanté.

Sommes-nous désormais en-deçà ou au-delà de nous-mêmes ?

En moi, tu es la vie, et tu ne vis plus.

Je suis perdu.

L'amour fort se paie trop cher en affliction profonde pour celui qui reste.

Ce matin, l'alouette t'a saluée ! Elle dont tu attendais impatientement le chant, à la naissance de chaque printemps,

(et nous, qu'attendions-nous l'un de l'autre, véritablement ? Et l'avons-nous reçu et donné ?).

Ce chant, comme le nôtre, m'aidera-t-il à combattre ma tristesse ?

Elle est sans souci, l'alouette, et sans chagrin, semble-t-il : elle ne demande qu'à vivre, et elle vit ; tout simplement.

Tu me disais : « Vivons l'instant. »

Je pense que tu y croyais : il suffisait de te voir dans le jardin, mettant en terre tes semis, ou dans la chambre d'Ambre (« La rime est riche », dirait-elle !), qui te servait d'atelier, réalisant des objets pour le théâtre ou dessinant, pour être sûr que, dans la perspective devenue incertaine de ta vie, tu tenais ton angoisse à distance (« Je cloisonne », disais-tu.) ; toi qui affirmais : « Pour ne pas subir, il faut agir. », ou encore : « Un clou chasse l'autre. »

Depuis que tu n'es plus avec moi j'essaie, par mes engagements associatifs, de vivre selon ces préceptes ; cela m'évite de tourner en rond dans la maison et dans ma tête.

Toujours ton art de vivre !

Lorsque notre vie était commune, nous parvenions quelquefois à fusionner littéralement, ensemble, avec le lieu de notre bonheur :